

Moments d'histoire à Lachine

Hélène Buteau

Numéro 89, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15762ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Buteau, H. (2001). Moments d'histoire à Lachine. *Continuité*, (89), 10–11.

MOMENTS D'HISTOIRE À LACHINE



À compter de 1998, des archéologues ont réalisé à Lachine des fouilles qui permettent de préciser notre lecture d'une période méconnue de la vie en sol d'Amérique. Le site archéologique LeBer-LeMoynes fait revivre un XVII^e siècle d'aventures et de découvertes.

Cette pipe de type micmac, sur laquelle on aperçoit des lettres, a été retrouvée sur le site de fouilles.

Photo: Archéotec inc.

par Hélène Buteau

Le Lachinois moderne connaît bien le complexe muséal de sa ville dont les bâtiments se dispersent sur le vaste terrain à l'angle de la rue du Musée et du chemin LaSalle. Il apprécie la beauté architecturale de la maison ancienne dont la façade de pierre regarde les rapides connus sous le nom de Sault Saint-Louis. Cette personne reconnaît sans hésitation l'ancienneté de l'installation, admire la restauration dont elle a été l'objet au cours des années 1980, admet volontiers le caractère patrimonial du premier bâti que la Ville de Lachine a acquis vers le milieu du XX^e siècle. Jusqu'en 1998, le Lachinois moderne ignorait pourtant que ce lieu recevait encore des traces tangibles de la première occupation

POUR EN SAVOIR PLUS

Pour en connaître davantage sur les fouilles du site archéologique LeBer-LeMoynes et consulter le journal de bord, on peut visiter le site <http://artgestion.com/archeologie>

de l'espace par des familles amérindiennes, ainsi que des traces de tous les occupants qui s'y installèrent à partir des années 1670. À compter de 1998, des campagnes de fouilles réalisées à l'intérieur du périmètre du terrain du musée ont permis de mesurer l'importance du site pour comprendre les déplacements avant l'arrivée des Européens et pendant la période d'explorations, d'évangélisation et aussi d'affrontements qui a suivi.

LES SECRETS DU SOL

Les archéologues des Entreprises Archéotec mandatés pour effectuer les recherches sur le terrain du Musée de la Ville de Lachine ont beaucoup appris à l'examen des couches révélées lors des fouilles. Elles disent que le site prenait anciennement l'aspect d'une butte formant une pointe, bordée par le lac Saint-Louis d'une part et la rivière Saint-Pierre d'autre part. De la rivière Saint-Pierre, il n'est plus guère question aujourd'hui. Avant l'arrivée des Européens, son cours a fluctué et s'est quelque peu tari par la suite; aujourd'hui, les eaux de la rivière sont captées dans un collecteur à l'est et, à l'ouest,

elles sont contenues dans le canal de Lachine. Une carte dessinée par Samuel de Champlain en 1611 corrobore cependant les découvertes archéologiques en montrant que l'embouchure du ruisseau s'inondait à la fonte des glaces. Cette observation explique la formation de marécages au nord du site du musée, car les eaux demeuraient captives et peu alimentées lorsque, venant du lac Saint-Louis, la rivière ne pouvait couler. Ces marécages ont marqué l'utilisation du site. Les deux principaux groupes qui se sont installés sur cette pointe jusqu'à la fin du XVII^e siècle y ont vraisemblablement recueilli de l'argile pour fabriquer des objets utilitaires. Les Amérindiens sont les premiers à occuper le site et le caractère de leur installation reste encore à définir puisque les informations recueillies en cours de fouilles sont rares. Mais nous savons que ces premiers occupants y ont fabriqué des vases dont un fragment décoré nous est parvenu. La rareté des artefacts de cette période s'explique par le fait que les occupants européens ont détruit le site en s'y installant au cours du dernier tiers du XVII^e siècle.

UNE MAISON SUR MESURE

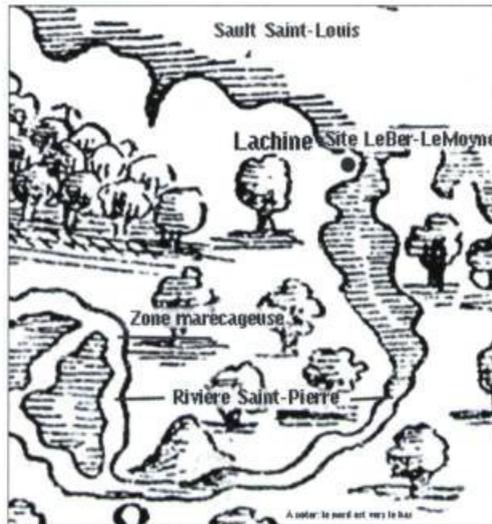
On y a construit alors une maison. Confortable, entièrement en pierre, dotée d'un foyer, d'une cave et d'un grenier, elle est la propriété des marchands LeBer et LeMoynes. En ce siècle d'escarmouches entre petits et grands commerçants, entre petits et grands explorateurs, le schéma d'installation obéit à des critères précis. Le paysage doit comporter certains avantages dont celui d'assurer la protection des occupants. Une butte rocheuse de laquelle le regard embrasse un large horizon, enserrée entre deux cours d'eau d'importance, présente tous les avantages en plus de procurer aux jeunes et ambitieux marchands la certitude d'accueillir, en cette période d'échanges de marchandises avec les autochtones, les voyageurs le long d'un trajet est-ouest, entre le noyau initial de la ville et les pays d'En-Haut, la région des Grands Lacs. Voilà sans doute l'explication de cet investissement que font les marchands LeBer et LeMoynes en ce lieu d'arrêt obligé à la tête des rapides et de passage sur le parcours d'un raccourci vers Montréal.

La maison se constitue une fonction commerciale. L'archéologie a mis au jour les objets qui identifient la vocation de cette maison dont les murs restaurés renferment la collection permanente du musée. Perles, couteaux, bagues, munitions, accessoires de chasse confirment qu'on y a fait la traite des fourrures. Une dépendance de pierre, construite au XVII^e siècle et servant de lieu d'exposition aujourd'hui, servait probablement à l'entreposage des marchandises.

Au cours du XVII^e siècle du moins, la maison sert surtout de gîte pour ceux qui vont au pays d'En-Haut ou en reviennent. L'examen des os recueillis dans un cendrier, sorte de fosse creusée devant le foyer où l'on entreposait des aliments d'abord et les cendres ensuite, révèle que l'occupation de la maison est saisonnière. Au printemps, les jeunes aventuriers de la traite des fourrures partent vers les territoires occupés par les autochtones. Les jeunes coureurs des bois chassent facilement les tourtes qui couvrent le ciel de Lachine. L'automne est également propice aux retrouvailles et l'anguille, qui foisonne dans les eaux du lac Saint-Louis, figure sur la table de la maison.

NOM D'UNE PIPE!

Au cours des attentes forcées par le système de voyages en équipe, le vin ou l'eau-de-vie coule des tonnelets de la maison et les jeunes, assemblés dans la grande pièce de la maison devant le foyer, fument beaucoup. L'habitude est répandue alors parmi les gens policés de fumer pour se détendre et se concentrer. Les modèles de pipes importés d'Europe sont beaux, certes, mais éminemment fragiles. Un modèle vernaculaire naît, issu d'une tradition autochtone.



La carte dessinée par Samuel de Champlain en 1611 corrobore les découvertes archéologiques en montrant que l'embouchure du ruisseau s'inondait à la fonte des glaces.

Dans la maison de Lachine, une main habile façonne avec de l'argile prélevée à proximité des pipes massives, faites pour les déplacements. Les explorateurs et tous ceux qui se déplacent en canot ou en forêt adoptent ce modèle. Un roseau inséré dans le talon percé de la robuste pipe sert de tuyau. Si elles sont d'abord en terre cuite, les pipes de ce modèle seront, dès la fin du XVII^e siècle, surtout en pierre, souvent en stéatite. Des dessins et des mots sont tracés sur les pans de ce modèle trapu de fourneau. On y voit des cercles concentriques, des serpents, des arbres, des fleurs. On y lit des mots souvent incompréhensibles; un d'entre eux apparaîtrait cependant très clairement sur deux de ces pipes: La Treille. Les recherches indiquent que Jean Marin dit La Treille, un soldat affecté au fort Rolland de Lachine, aurait pu fabriquer ces pipes.

Le site du Musée de la Ville de Lachine a fourni des informations essentielles sur les premières années d'exploitation du territoire. Les données archéologiques éclairent le quotidien des jeunes hommes, souvent ignorés des documents officiels, qui ont exploré

QUI SONT-ILS ?

CHARLES LEMOYNE

Charles LeMoyne (1626-1685) arrive en Nouvelle-France en 1641. Après avoir appris des langues amérindiennes en Huronie, il s'installe à Montréal en 1646 où ses activités sont tour à tour militaires, diplomatiques et commerciales. Entre 1654 et 1684, il reçoit et acquiert de nombreuses propriétés, dont la concession de la pointe Saint-Charles, la seigneurie de Longueuil, la seigneurie de Châteauguay et le fief de l'île Perrot. Une partie de sa grande richesse provient de la traite des fourrures et de la vente de marchandises. Il agit comme ambassadeur auprès des populations amérindiennes en de multiples occasions.

JACQUES LEBER

Jacques LeBer (1633-1706) arrive en Nouvelle-France en 1657 et s'installe à Montréal dès son arrivée. LeBer est un homme d'affaires de premier plan. Il fait la traite des fourrures, vend des marchandises, exploite des ressources naturelles (pêche et forêt notamment). Dès la fin des années 1650, il est associé à Charles LeMoyne. Il possède des propriétés à Montréal, à l'île Saint-Paul (actuelle île des Sœurs), à Québec, à Lachine et à Senneville. Il est très influent dans la colonie sur le plan politique et n'hésite pas à s'opposer au gouverneur Frontenac.

un système tout à fait nouveau d'échanges avec les autochtones, qui ont exploité aussi les ressources du pays qui était désormais le leur.

À partir du début du XVIII^e siècle, la vocation de la maison évolue. Les recherches archéologiques ont permis de documenter les différentes époques. Le site archéologique LeBer-LeMoyne est un

témoin majeur des événements qui ont marqué Lachine, la Nouvelle-France et le Québec.

Hélène Buteau est archéologue pour Archéotec inc.